

Introduction à la Généalogie Pichoud.

Avant de transférer ou imprimer l'arbre de descendance, je voudrais évoquer à grands traits cette famille Pichoud si chère à Mad, ma mère, dont les grands parents, avaient été des pionniers en matière de famille recomposée !

Un an après son décès brutal en 1992, je poussai la porte de la mairie de Grenoble, berceau de la famille, avec une interrogation ... Ce jour là, j'eus la confirmation d'un secret qui allait me donner l'envie d'entreprendre la Généalogie Pichoud.

Je m'étends ici largement sur « ma » branche, ne disposant pas d'autres sources, et désirant répondre aux interrogations des miens.

Il va sans dire que j'aimerais voir également figurer des souvenirs des autres branches si Colette fille d'Alexandre, et les enfants de Georges, étaient en mesure de les rapporter.

1. Le carton de lettres :

Je n'avais pas encore ouvert ce carton récupéré en 1995 au déménagement de la Pastourelle, après le décès de Cyrille Pawloff, le second mari de Mad. Ce carton contenait un volumineux courrier qu'elle avait conservé depuis son adolescence !

Lettres d'amies de pension, lettres de fiançailles avec mon père Jean Marcoux épousé en 1935, lettres de leur voyage de noces en Italie, lettres de leur divorce en 1947, mais surtout :

Lettres trouvées chez « les tantes » d'Etang sur Arroux dont j'expliquerai le lien avec notre famille.

Lettres de sa mère Jeanne Léontine, de sa grand-mère Jenny, et encore plus précieuses : lettres de son père René.

1. René Pichoud

Tué le 10 octobre 1918, à St Hilaire le Petit (Marne) un mois avant la fin de la guerre laissait trois orphelines :

- Georgette dite **Geo** n'avait pas 6 ans,
- Marie Madeleine dite **Mad**, n'avait pas quatre ans,
- Liliane Simone dite **Monette** 21 mois...

Et une très jeune veuve de 22 ans, Jeanne Léontine leur mère.

Ce père aimé, grandi, idéalisé, fantasmé, avait eu le temps de faire toutes ses recommandations aux « tantes » et à leurs parents auxquels il n'avait cessé d'écrire pendant toute la guerre.

Pupilles de la nation, les trois petites, leur furent confiées.

Ces épisodes me furent évidemment contés par ma mère qui parlait douloureusement de ce père à peine entrevu, de son enfance à Etang, de ses études en pension qui l'avaient à jamais marquée.

Restaient en suspens des pans d'ombre, des interprétations différentes, une certaine distance à l'égard de sa mère.

Pour ma part, j'aimais beaucoup ma grand-mère, courageuse, entreprenante, prête à aider, et ne comprenais pas toujours les réactions de ma mère à son égard.

2. Témoignages de Geo et Monette

Je savais que **Monette**, trop jeune à la mort de son père et tenue à l'écart par ses deux grandes sœurs, ne m'apprendrait rien de particulier. Son désintérêt pouvait se comprendre : sa vie avait été suffisamment bouleversée par les guerres, Paul son premier mari, prisonnier pendant quatre ans, ne s'en était jamais remis, et l'avait laissée veuve sans enfant à 51 ans ; remariée quelques années plus tard à Julien, ce dernier ne tarda pas à tomber malade et mourut de démence sénile qu'elle soigna sans répit jusqu'à sa propre vieillesse. Alors revenir sur son enfance, revoir encore des images d'abandon, n'était pas souhaitable.

En revanche, **Geo**, avec mémoire et clarté, évoqua volontiers ce passé et me révéla sa version des faits. Elle me confia la plupart des lettres de son père René, où sa petite Geo, l'aînée, fait l'objet de mentions particulières ; Geo a de vrais souvenirs. Par exemple, elle revoit nettement son père la soulevant et l'installant sur le billard à Etang, à l'occasion d'une permission.

Parmi d'autres lettres, figuraient curieusement des courriers de la Sauvegarde de l'enfance de Grenoble, relatant bien avant la guerre la détresse de Jeanne Léontine, qui me bouleversèrent.

3. La guerre de 14-18 :

René se conduit admirablement pendant ces quatre années de guerre. Il est mobilisé au 351^{ème} Régiment d'artillerie et comme beaucoup, a hâte d'être envoyé en campagne, passe près d'un an sur le front des Balkans, revient déjà gradé, et continue d'obtenir de nouveaux galons. Apprécié de tous, il est envoyé en Champagne en qualité d'officier.

Le 10 octobre 1918, il commande une pièce d'artillerie quand il reçoit un éclat d'obus en pleine tête. La nouvelle de sa mort ne parvient pas immédiatement : Son capitaine écrit à Monsieur Gonin, père des tantes, deux lettres, la première prévenant qu'il est gravement blessé, la deuxième une semaine plus tard pour annoncer sa mort, ce capitaine n'en pouvant plus de s'adresser aussi froidement aux familles, « *s'excuse d'utiliser ce stratagème..* »

Dans la mémoire familiale, René le héros, le père irréprochable, tout au long de ses campagnes et au cours de ses permissions (où fut conçue Monette) s'est efforcé de soutenir et rappeler à ses devoirs une épouse de dix huit ans qu'il aime, mais qui semble s'être éloignée de lui.

4. La prise en charge des filles par les tantes et le pensionnat.

Les trois petites, déjà mises en nourrice chez Madame Merlin au Chevallon de Voreppe, près de Grenoble, seront confiées aux tantes, qui vont leur servir de mères, sévères mais bonnes, strictes sur les résultats scolaires et la conduite : maladies infantiles, communion, tout se passe à Etang.

Après l'école primaire, elles réussissent l'examen des bourses, afin d'être admises au cours complémentaire de Chalon sur Saône. Les tantes veillent au trousseau, les internes prennent le train avec leur grosse malle garnie pour trois mois et ne reviennent qu'à Noël, Pâques et les grandes vacances, après la distribution des prix auxquelles assistent les tantes.

Rigueur générale, les professeurs pour la plupart célibataires en ces lendemains de guerre où beaucoup de fiancés sont morts, ont diversement refoulé leurs élans maternels. Elles appliquent la discipline, accompagnant les pensionnaires en uniforme et en rangs pendant la promenade dominicale à travers la ville de Chalon. Piètre distraction, en dehors des lettres régulières des tantes prêchant l'effort et le travail. Aucune fantaisie vestimentaire, les robes de l'aînée passent à la seconde puis à la troisième, pas d'autres sorties.

Les jeunes filles n'ont certes pas conscience des années folles qui se vivent au dehors :
Que devient leur mère pendant tout ce temps ?

5. Ni père ni mère

Les tantes font barrage, n'approuvant pas son comportement de veuve.

Par crainte ou désir de substitution, elles la tiennent éloignée lorsqu'elle se manifeste : C'est ainsi que Monette, atteinte à l'âge de dix ans de scarlatine, maladie grave à l'époque qu'on isolait pendant quarante jours, dit avoir vu pour la première fois sa mère, apparue élégante brusquement dans sa chambre.

Dans cette ambiance rigoureuse, les deux aînées perçoivent les non dits, essaient de savoir, mais les papiers sont sous clé.

Le seul dérivatif reste l'école, avec la camaraderie, le chant, le dessin, les petites pièces de théâtre, et bien sûr les examens : Geo, après le brevet supérieur, entrera à l'Ecole Normale de Macon, et deviendra institutrice.

En 1931, Mad et Monette devront interrompre leur scolarité, par irruption de leur mère venue les enlever à la distribution des prix et les ramener chez elle à Roanne .

Il est clair que cette longue coupure, ces soupçons, furent entretenus par les tantes ... A partir de son remariage dans les années 30, Jeanne Léontine eut alors les moyens de se rapprocher de ses filles.

6. Jeanne Léontine

Mariée à quinze ans ! Jeanne Léontine avait subi plus jeune encore, un terrible traumatisme dont personne ne parlait, mais dont je pressentais le mystère qui m'avait fait interroger la mairie de Grenoble.

Geo comme parfois les aînées, était la préférée des tantes qui étaient allées la chercher en nourrice bien avant la fin de la guerre ; elle surtout, avait recueilli leurs confidences et me permit de mieux comprendre.

7. Qui étaient ces tantes?

Jeanne et Léontine, nées en 1878/1880, filles de Monsieur et Madame Gonin, tenaient avec leurs parents un hôtel des voyageurs, cuisine renommée de « Mère », situé à Etang sur Arroux, Saône et Loire, sur la ligne ferroviaire de Lugny à Chalon sur Saône.

8. une naissance illégitime

Le 1^{er} juin 1896, Jenny Gaguin, voyageuse de commerce, en provenance de Lugny, est venue seule dans cet hôtel accoucher d'une petite fille.

Celle ci de père inconnu, va recevoir les prénoms des deux jeunes filles de l'hôtel (les tantes) : Jeanne Léontine Gaguin.

La mère des tantes, que Jenny appellera désormais « Mémère » dans ses lettres, se voit confier le bébé dont elle va s'occuper avec l'aide de ses filles.

Jenny semble très indépendante, exerçant un métier rare pour une femme au 19^{ème} siècle, se déplaçant par le train avec ses malles sur plusieurs départements : la Saône et Loire, la Nièvre, peut-être le Rhône, la Loire ? Elle paie une pension, et prend des nouvelles de Titine, qu'elle appelle aussi « titine » ou « ma joute ».

Cette naissance reste clandestine, c'est sans doute pour cela que Jenny a échoué dans cet hôtel ; il n'est fait allusion nulle part des parents de Jenny.

En 1904, soit huit ans plus tard, son frère Pierre Gaguin, pharmacien à Pierre de Bresse s'en avise à retardement et demande des renseignements à « Monsieur Gonin, maître d'hôtel à Etang » au sujet de l'existence d'une petite fille ? (sa nièce !)

Dans la chaude ambiance de l'hôtel, Titine comblée par ses « Mémère et Pépère Gonin » choyée par les deux filles et particulièrement Jeanne sa marraine, a vécu là sept ans de bonheur.

9. Clair Pichoud (écrit Cler sur son acte de naissance)

Jenny abandonnée vraisemblablement par le père de Titine, a rencontré au début du siècle, Clair Pichoud dans la région Lyonnaise.

Beaucoup plus âgé qu'elle, mais se rajeunissant sur tous les actes, Clair se déclare voyageur de commerce.

Il est veuf avec un garçon d'environ dix ans, René, sérieux, bon élève et attentionné. Jenny apprécie cet enfant.

Comment a vécu Clair jusque là ?

Il a fait la guerre de 1870 et Sedan, a épousé à quarante huit ans (*il en déclare quarante cinq*) une jeune fille de vingt ans, Louise Noël, d'Epernay, morte très jeune.

Comment a-t-il vécu seul avec son fils René, a-t-il une pension militaire ?

Clair et Jenny semblent être à la recherche d'un commerce, leurs ressources sont visiblement faibles.

Il est probable que Jenny a abandonné son métier de voyageuse pour projeter avec Clair une nouvelle activité, d'autant qu'elle vient de donner un petit frère à René et Titine toujours élevée à Etang : Alexandre Clair en juillet 1904.

Ils logent à Bron chemin du Vinatier, banlieue modeste de Lyon. Jenny qui a du retard pour payer la pension, récupère sa fille, complétant la fratrie déjà formée des deux garçons. René et le bébé Alexandre.

Clair et Jenny se marient à BRON en juin 1906 et dès la fin du mois vont habiter à Beaurepaire Isère où naîtra un second bébé : Georges, quelques mois plus tard.

Le couple ne tardera pas à emmener tout ce petit monde à Grenoble pour tenir une sorte de bar café.

Pour Titine, la vie douce auprès de sa Mémère Gonin est terminée et loin désormais : âgée maintenant de dix ans, elle doit s'adapter à cette famille recomposée ; sa mère Jenny a 39 ans, un beau père Clair 61 ans, René,

son fils, 13 ans, gentil, peut-être déjà amoureux ?...avec maintenant deux petits frères, et des parents occupés au café, les tâches ménagères ne doivent pas manquer.

10. Alexandre et Georges Pichoud

Demi frères de René par leur père et de Jeanne Léontine par leur mère, les deux petits garçons ne connaîtront pas beaucoup leur père puisque celui-ci décède en 1912.

Comment Clair est-il mort, Où est-il enterré ?

Quelle enfance ont eue Alexandre et Georges pendant la guerre, quelle adolescence ? Tous deux feront apparemment de bonnes études, sans leur mère qui reprendra par la suite son métier de voyageuse.

Georges se marie très jeune avec Bénédicte Noailly dont les parents, voyant monter l'étudiant à sa chambre de bonne sans repas du soir, l'accueillent généreusement.

Leur descendance sera grande : La branche d'Alexandre avec une fille, Colette, épouse Martin, tient une bonne place dans l'arbre !

La branche de Georges, avec quatre enfants sera très importante.

11. Jean Léon

Plusieurs lettres de Titine à sa Mémère nous apprennent l'évènement qui va lui faire définitivement quitter l'enfance :

Novembre 1910 :

Jeanne Léontine âgée de 14 ans vient de mettre au monde un petit Jean Léon. Cette naissance est un drame pour une aussi jeune mère tenue pour fautive.

« *Il m'est arrivé un grand malheur, une nuit que je dormais, ce voyou de René est entré dans ma chambre ...* »

La Sauvegarde de l'enfance de Grenoble a pris partiellement l'enfant en charge, Jeanne Léontine, en plus du ménage, doit travailler comme apprentie vendeuse dans une maroquinerie ; ses quelques gages ne suffisent pas pour payer le lait, le savon, non compris dans les mois de nourrice.

C'est encore la famille Gonin qui est appelée au secours :

La dame de la Sauvegarde leur écrit au sujet « *d'une pauvre jeune fille* » dont les parents, certainement assaillis de problèmes matériels semblent incapables de maîtriser la situation.

12. Mariage de Jeanne Léontine avec René Pichoud

René et Jeanne Léontine seront mariés à la nubilité de Jeanne Léontine, et Jean Léon reconnu en janvier 1912. Geo naîtra en décembre.

13. La disparition

Le secret de l'existence de ce petit garçon avait échappé un jour à ma mère, vite rétractée. Tardivement prise de doute, j'avais réclamé un possible acte de naissance à la mairie de Grenoble. Cet acte m'avait consternée d'autant qu'il ne porte pas de mention marginale de son décès ? (Cette omission n'est pas rare). Qu'était devenu Jean Léon ?

Monette se rappela qu'à la conscription, il avait été réclamé à Etang par la gendarmerie mais qu'il avait été répondu qu'il était mort.

Sur une carte de René, pendant la guerre, il est question d'une mèche de cheveux du « *petit Jean* » qu'il garde sur lui, (souvenir de son enfant mort ?).

Nous recherchâmes des Pichoud Jean, tous du Dauphiné, susceptibles de nous renseigner, et découvriâmes un Jean Léon Pichoud né en 1910 à Bourg d'Oisans, toujours vivant en 1993 mais qui m'affirma avoir une grande famille en Isère avec quatre sœurs parfaitement connues et identifiées, et des parents légitimes. Il habitait à Marignane avec son épouse. Bien que surpris par cette coïncidence, nous renoncâmes après réception d'un acte de décès, trouvé par un généalogiste consulté par Laurent Pimienta, daté de 1915.

Cet enfant né trop tôt, serait donc mort en nourrice pendant la guerre, et n'a pas laissé d'autres traces.

Il ne faut pas s'étonner après ce drame, le mariage imposé, la guerre, que les évènements aient pu altérer le comportement de la jeune femme.

Tout en reconnaissant le rôle déterminant des tantes, véritables éducatrices, je tiens à réhabiliter l'image de Jeanne Léontine ma grand-mère, femme courageuse jusqu'à sa mort en 1974.

14. Remariage de Jeanne Léontine avec Pierre Vadon

Devenue présentatrice de mode, chez le couturier Patou ? (Une jolie photo l'atteste), elle rencontre dans les années 30 Pierre Vadon, industriel à Roanne, qui a fait fortune après la guerre dans la teinture. Cette situation stable va lui permettre de reprendre ses filles, ce qui expliquera l'« enlèvement » de la distribution des prix.

Pour Mad et Monette, la vie n'est pas aussi rêvée, car leur mère les incite à prendre rapidement un emploi de secrétariat, alors qu'elles auraient préféré poursuivre des études. La cohabitation avec le beau père n'étant pas simple non plus, elles ont hâte de s'en libérer, ce qui explique peut-être l'échec du premier mariage de Mad, décidé dans la précipitation.

15. Descendance de René et Jeanne Léontine

Geo et son épouse René Signoret auront une fille Liliane.

Mad et son épouse Jean Marcoux une fille Michelle et deux fils Jean François et Dominique, avec Cyrille Pawloff une fille Anne.

Monette n'aura pas d'enfant.

16. la vie des tantes

Après avoir élevé la mère puis les trois filles, elles devinrent pour la descendance de celles-ci : « les marraines » !

Plus particulièrement, Léontine devint la marraine de Liliane dite Lilou, fille de Geo, qui appela Jeanne « laule » c'est-à-dire l'autre.

Même âgées, elles reçurent les enfants en vacances, restant constamment disponibles, travaillant admirablement la laine, la dentelle, la broderie, sans oublier les gâteaux, les confitures ou les conserves maison, références inégalées ..

Elles parlaient des trois guerres :

En 1870, les prussiens passèrent devant les fenêtres closes de l'hôtel de leurs parents, écrasant au passage les plantes vertes, des aspidistra encore conservées ! L'horrible guerre de 14, enfin celle de 40, ses privations, les haltes de Geo passant la ligne de démarcation pour rejoindre son mari au Bourget du lac, Toujours attentives aux vies de chacune elles durent s'adapter tant bien que mal au divorce de Mad, aux malheurs de Monette, et pour se constituer une pension, durent vendre leur maison en viager. Elles eurent à cœur de partager alors le « bouquet » entre les trois filles et leurs enfants

Elles vécurent toutes deux ensemble, ne se séparant jamais, jardinant, cultivant les fleurs, tricotant jusqu'au dernier jour.

Jeanne l'aînée survécut de quelques années à sa sœur. C'était pour nous la « petite Laule » que Mad hébergea plusieurs hivers, à Riorges et qui mourut toujours active et presque centenaire en 1976..

Je corrigerai volontiers les dates ou faits qui seraient incorrects ou méconnus, et renverrai le texte amélioré.

Colette, a peut-être quelques éléments concernant Alexandre son père ?

Geneviève, Jean, auraient ils d'autres souvenirs ?

Liliane ma cousine grâce à sa mère Geo voudra certainement m'apporter d'autres précisions.

Pour ceux que cela intéresse : j'ai l'intention de reproduire les lettres de guerre de René qui racontent sa campagne sur le front des Balkans.

Mais ceci pour une prochaine édition !